



A. FERLAND

3^e livraison—Sommaire

BIOGRAPHIE.....	GERMAIN BEAULIEU
BALLADE DU NATUREL (poésie).....	PAUL VARY
LA PARISIENNE.....	DR. ROD. CHEVRIER
CÉLESTE (poésie).....	LOUIS TESSON
LE PRÊTRE ET SON ŒUVRE.....	IVAIN DE BLANCFORT
LE RUISSEAU ET LA FLEUR.....	GERMAIN BEAULIEU
LES LIVRES: BIBLIOTHÈQUE DU GLANEUR.....	JULES ST-ELME
TABLETTES DU SAVOIR.....	G. VITOUX
FEUILLETON: LE CRIME DES BRUYÈRES.....	JEAN RIVAL
GERBES DE MODÈLES (prose).....	EMILE BERGERAT
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES.....	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS.....	PIERRE ET JACQUES
SUPPLÉMENT: CÉLESTE.....	LOUIS TESSON

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA
Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00

POUR L'ÉTRANGER
Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.
Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1438.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.



LE DR RODOLPHE CHEVRIER

LE DR RODOLPHE CHEVRIER

C'est aux bureaux du *Monde Illustré* que, pour la première fois, je rencontrai M. Rodolphe Chevrier. Il n'est rien qui réjouit comme faire la connaissance d'un écrivain qu'on lit depuis longtemps, dont on recherche les écrits et dont on pense : voilà un talent qui promet beaucoup pour l'avenir. Aussi est-ce avec la plus grande sincérité que je dis à M. Chevrier, quand on nous présenta l'un à l'autre : Je suis heureux de vous rencontrer.

M. Chevrier arrivait d'Europe ; il était, pour ainsi dire, tout imprégné de cette atmosphère de science, de poésie et de je ne sais quoi encore des grands centres européens ; on sentait qu'il avait passé et par l'élégance des salons de Paris et par la douce sauvagerie des paysages de l'Helvétie. Son beau voyage était encore tout frais dans sa mémoire, et il en parlait avec grâce et facilité ; il peignait tout avec vivacité, représentait tout avec justesse : dès ce même moment, je me suis aperçu qu'il sait captiver par sa parole.

Pendant qu'il causait ainsi, j'eus tout aise d'examiner l'auteur des *Tendres choses*. C'est un jeune homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, blond—est-ce que tous les poètes ne sont pas blonds ?—avec de grands yeux bleus expressifs, que la douceur semble avoir choisis pour gîte ; un certain air de gêne, que les voyages ne lui font pas perdre, est répandu sur toute sa physionomie : voilà pour l'extérieur. Et maintenant, si vous voulez juger du cœur, de l'esprit, de l'âme et des sentiments, ouvrez, à la première occasion, *Tendres choses* et lisez. N'a-t-on pas dit : Le style, c'est l'homme ? Lisez et vous verrez quelle douce nonchalance parfois, quelle délicatesse exquise souvent, quelle sincérité dans la pensée toujours caractérisent *Tendres choses*. Ce livre-là ne personnifie pas la perfection, loin de là ; et, quand il verra le jour, les critiques justes le prouveront. Mais, mon Dieu ! est-ce qu'on lirait un livre s'il était parfait sous tous les rapports ? est-ce que, parfois, une belle imperfection ne vaut pas..... Pour ma part, j'aimerais y voir un plus gros grain de philosophie, suivant l'expression de Monsieur Fréchette.

Mais je reviens à Monsieur Chevrier : il n'est pas encore temps de parler de *Tendres choses*.

Né à Ottawa, le Bytown de jadis, le 5 avril 1868, il fit une partie de

ses études au collège Bourget, à Rigaud, et les termina à l'Université d'Ottawa, sa ville natale. Rigaud est un site enchanteur, la montagne y offre les paysages les plus pittoresques et les plus charmants : tout y porte l'âme à chanter ; c'est là que chanta d'abord M. Chevrier et son collège fut l'objet de ses premiers chants :

Sur un plan incliné, caché dans le feuillage,
Loin des voix, loin des bruits qu'enfante le village
C'est lui que j'entrevois à travers les bosquets ;
C'est mon collègue aimé, c'est là le sanctuaire
Où j'ai puisé l'amour, la force et la prière ;
Pour combattre à mon tour, là j'ai forgé mes traits

Collège où j'ai rêvé, collègue où ma jeune âme
Du flot grondant et noir ne craignait pas la lame,
Ton souvenir longtemps réjouira mon cœur ;
Ballotté sur la mer écumante de rage
Battu contre l'écueil, vacillant sous l'orage
Je me rappellerai ton nom avec bonheur.

N'est-il pas vrai qu'il n'y a que la reconnaissance et le cœur qui peuvent parler ainsi ?

Ses études terminées, M. Chevrier tourna ses regards vers les vastes champs des sciences médicales et, noblement, il résolut de les parcourir. C'est à l'Université Laval de Montréal qu'il étudia, et malgré une cruelle maladie, il couronna le cours qu'il y fit par de brillants examens passés en juin 1890. En octobre suivant, il s'embarquait pour Paris, afin de se perfectionner dans ses études. Il n'y perdit pas son temps, puisque, bientôt, il était élu membre de la Société Obstétricale et Gynécologique de Paris : c'est dire que, quelque part qu'il s'accomplisse, le travail généreux et persévérant est toujours bien récompensé.

Tout poète est touriste ; et quoi de plus propre à réveiller dans les cœurs les vrais sentiments de poésie que la contemplation des paysages grandioses que la main du créateur a semés par-ci par-là dans la nature ? Il était donc tout naturel que M. Chevrier, après avoir entendu vanter les merveilles de l'Europe, ne passât point auprès sans s'y arrêter et admirer. Il parcourut la France, il visita l'Angleterre et traversa la Suisse. Les lecteurs du *Monde Illustré* se rappellent sans doute encore les lettres charmantes que, de ces divers pays, il adressa à ses frères du Canada. Et puis, les émotions étranges que l'on éprouve, lorsque, ballotté sur un vaisseau, de quelque côté que l'on tourne ses regards, on n'aperçoit que l'infini des cieux et l'infini des eaux qui se confondent

en un seul, ces émotions, M. Chevrier les a traduites dans ses rimes de traversée.

M. Chevrier est revenu dernièrement au Canada. Il a obtenu à Kingston des diplômes pour l'exercice de sa profession dans la province d'Ontario, et s'est établi à Ottawa. Doué de beaux et solides talents, il a foi en son avenir et personne ne doute de ses succès. — Déjà, il a su se faire inscrire sur la liste, malheureusement trop petite, de nos bons écrivains, et le volume *Tendres choses* qu'il doit publier bientôt, prouvera en faveur du mouvement littéraire qui se fait dans notre beau et jeune pays.

Il est actuellement, qui combat sous la noble bannière de l'Idéal, une phalange de *jeunes* pour qui trop souvent les âgés n'ont eu que des sourires de pitié. Cette phalange, active, ardente, pleine de courage et de foi en l'avenir, travaille pour la plus noble des causes et ne se laisse rebuter par aucune difficulté. Elle a compris que le vrai patriotisme peut se traduire sous plusieurs formes et que le littérateur consciencieux, armé de la plume, vaut souvent le soldat généreux, armé de l'épée : voilà pourquoi, sur son drapeau, elle a, en lettres d'or, inscrit le mot *Ideal* et s'est élancée pour conquérir à notre jeune littérature les honneurs de l'immortalité. Dans cette phalange, Rodolphe Chevrier est le porte-enseigne, et Jules Saint-Elme le chef de file.

Et je dis aux *Jeunes* : Marchons noblement à la suite de ces deux pionniers de l'idéal, nous pourrons espérer de parvenir où tendent nos vœux.

Je termine en donnant à lire à mes lecteurs ces quelques phrases que M. Chevrier écrivait un jour à l'un de ses amis. Ils y verront que les chefs de la phalange des *Jeunes* ne manquent pas de patriotisme et que ce patriotisme est un des plus purs et des plus généreux.

“Canadien de la province d'Ontario, né en plein sol anglais, je tiens avant tout à faire honneur à ma nationalité et à la représenter dignement partout où je vais. Dans Ontario, nos hommes marquants (j'entends les Canadiens-Français), sont tous importés des provinces sœurs — ou à peu près — Excellentes importations, je l'admets, mais dans ce groupe important de Canadiens-Français qui ont grandi dans cette province anglaise, il doit se trouver quelques notoriétés, quelques talents *indigenes*. Et nous, nous avons à cœur de produire autant que possible quelque chose de notre crû, qui ne sente pas l'exotisme. C'est là mon but. C'est de l'amour-propre qui tient beaucoup du patriotisme.”

GERMAIN BEAULIEU.

BALLADE DU NATUREL

Pourquoi courir après la rime
 Et chercher des mots ignorés ?
 Toujours regarder vers la cime
 Et ne pas voir la fleur des prés ?
 Ces choses-là ne sont qu'un leurre,
 Et c'est peine inutile, au fond.
 Chacun est poète à son heure ;
 Pas n'est besoin de mot profond.

Ceux que l'amour de l'art anime
 Sont souvent gens fort peu lettrés,
 N'ayant jamais de pseudonyme
 Au bas de sonnets inspirés.
 Pour dire ; " La vie est meilleure, "
 Il suffit de ces riens qui font
 Que tout est gai dans la demeure ;
 Pas n'est besoin de mot profond.

J'admire celui qui n'estime
 Que les plaisirs bien assurés,
 Vive l'amour, la joie intime,
 Et foin des rêves éthérés.
 Quand un doux souvenir effleure
 Les penses dormant sous le front,
 Oyons la voix intérieure ;
 Pas n'est besoin de mot profond.

ENVOI

Ami, parfois notre âme pleure ;
 C'est que bien des choses s'en vont
 Et qu'un seul nom en nous demeure....
 Pas n'est besoin de mot profond.

PAUL VARY.

LA PARISIENNE

Souvenirs de voyage.

.....

C'est un sujet fort complexe que d'aborder l'étude de la Parisienne. C'est qu'il y a vingt types et plus de Parisiennes, et qu'il n'est pas facile de synthétiser en quelques pages les qualités qui les font ressembler. C'est pourtant là où tend cette appréciation d'ensemble. Ce qui rend notre tentative plus ardue encore, c'est que si jamais femme fut mystère, on peut le dire de la Parisienne — un mystère auquel on croit d'emblée, mais qu'on ne s'explique pas plus pour cela.

.....

Depuis mon retour, que de fois m'a-t-on fait cette question : " Les Parisiennes sont-elles belles ? " Je vous répète ma réponse et je dis encore " non, elles sont plutôt jolies. " Elles ont un sourire de charmeuse et des yeux pleins de suggestion. Mais ce n'est pas sa beauté qui vaut à la Parisienne ses succès. Elle est fatiguée en général, même à la première jeunesse. Elle se maquille. Les couleurs de sa peau sont empruntées, le noir de ses cils se vend en crayons et le carmin de ses lèvres ne trompe personne. Mais c'est de mode là-bas, et le maquillage artistique est une partie essentielle de la toilette.....

Mais le corps de la Parisienne rachète les quelques péchés mignons de sa figure. Elle est l'élégance même. Sa démarche parle poésie et dans le jeu de sa bouche on peut étudier tous les secrets de l'harmonie. Depuis la petite ouvrière qui passe en bonnet blanc jusqu'à la haute cocotte qui promène sur les grandes avenues le faste criard de ses folies d'un jour, toutes, elles ont de la grâce à décourager le sculpteur le plus idéal, et de la puissance de fascination à tourner les plus fortes têtes.

Les rues de Paris sont un journal de mode, et quel journal ! Nous-même, qui ne comprenons rien aux choses de la mode, nous pouvions dépenser de longues après-midi à voir défiler les promeneuses sur les grands Boulevards, dont elles sont reines et qu'elles emplissent de murmures et de parfums, et à admirer, sans trop s'expliquer pourquoi, ces mille et une toilettes dont pas une ne ressemble à une autre et qui toutes ont un chic spécial.

En effet, qui dira ce qu'elles mettent de goût dans un nœud, un

fichu, un ruban, ou dans la coupe d'un corsage moulant crânement des formes qu'il corrige ou met en relief.

Brune aux yeux perçants, blonde au chignon couleur d'or, comme elles battent gaîment de leur talon haut le pavé brûlant, comme elles vont trotinant partout, cueillant à l'envi œillades et sourires, causant toujours, égrenant dans l'air la note gaie de leurs voix argentines ou l'éclat joyeux de leur rire qui s'envole plus sonore, légèrement heurté à deux fangées de dents fines et perlées.

La Parisienne est une strophe d'amour courant les rues! Un couplet de chanson égayant les boulevards!

Ce qui se fait de bêtise pour elle ne se raconte pas. On met, sans hésiter, tout son bonheur dans une de ses petites menottes roses et dans l'autre toute sa fortune, et si elle brise l'un et dissipe l'autre, on n'ose même pas le lui reprocher.

Ce qu'elle mange de cœurs avec ses dents blanches et ce qu'elle détruit de fortunes avec l'ongle rose de son caprice ne saurait tenir dans ces quelques feuillets.

La Parisienne cause admirablement. Sa conversation est un point de Valences: la plus fine des dentelles. Son timbre de voix est clair comme un son de cristal et sa phrase est une musique. Elle ne parle pas, elle chante. Elle a le don de la causerise. Bons mots, fines saillies, discrètes allusions, c'est un feu roulant continu. Et dans un entretien on distingue à peine — pour ce qui est de l'esprit — la petite couturière de la femme du grand monde. C'est que l'esprit chez la Parisienne n'est pas un fait de l'éducation. Elle naît spirituelle comme l'Anglaise naît froide, l'Espagnole enthousiaste, comme la Canadienne naît pure et bonne....

J'évite, dans cette première ébauche de portrait, d'apprécier la Parisienne au point de vue domestique. L'étranger est, généralement, mal renseigné à ce sujet. Mais il est au su de tout le monde qu'elle est propre, active, économe et habile travailleuse. Même, bien que sa légèreté soit légendaire, elle fait une excellente mère de famille. Pour ma part, j'en ai rencontré plus d'une. Mais il n'est pas moins vrai que ce n'est pas là le fait de la majorité. La misère et le luxe ont tué la vertu dans Paris — la misère chez l'ouvrier et le luxe chez les grands. — Cette vérité, que je me suis laissé dire et qu'il est d'ailleurs facile de constater, est déplorable, et toutes les autres qualités de

la Parisienne ne sauraient suppléer à ce vide de croyances et de principes.

Quoi qu'il en soit, ô Canadiennes, ô mes amies, restez ce que vous êtes et n'enviez rien à vos cousines d'outre-océan.

N'enviez pas l'atmosphère qui les brûle et les ride avant l'âge.

Ne les jalousez pas non plus.

Si elles ont plus de chic et d'élégance, vous avez plus de fraîcheur et de santé. La richesse de vos contours est sans fard et sans artifice et tous leurs savants maquillages ne valent pas la pourpre de vos joues et la braise de vos lèvres pures et juteuses comme des fruits mûrs....

Si elles ont les propos lestes et moqueurs, vous avez la candeur et l'innocence; si elles sont plus spirituelles, vous êtes plus énergiques; si elles sont plus élancées, vous êtes plus fortes, et si elles sont des fées, vous, vous êtes des anges !....

R. CHEVRIER.



SONNET

CÉLESTE

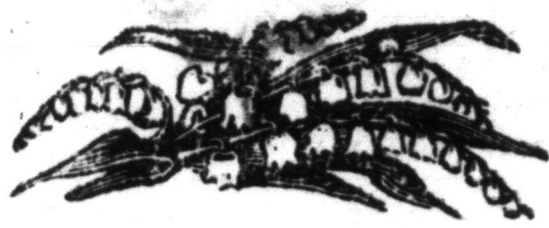
A peine ai-je achevé mon *idylle acadienne*,
 Dans ces beaux jours d'été si gaîment écoulés,
 — Volage que je suis ! c'est une histoire ancienne
 De joyeux souvenirs par le temps déroulés—

Que j'en adore une autre, et ma main dans la sienne,
 Nous allons en chantant loin des sentiers foulés.
 J'aime les doux baisers de cette magicienne
 La blancheur de ses bras divinement moulés.

Toujours à ses côtés, en amoureux fidèle,
 Je ne fais que penser et que rêver à elle,
 Et devant l'univers je me dis son amant.

Te dirai-je son nom, son doux nom de *Céleste* ;
 Ne t'effarouche point de mon style un peu leste,
 Lecteur, *Céleste* n'est que mon prochain roman...

LOUIS TESSON



LE PRÊTRE ET SON ŒUVRE

A SA GRANDEUR MGR J. M. EMARD, EVEQUE DE VALLEYFIELD.

L'Eglise du Canada nous offre, à travers ses annales, plusieurs beaux et glorieux types de grands hommes, que la Providence lui a suscités, de ces hommes de choix que Dieu fait paraître à diverses époques, selon le temps et selon les besoins.

Celui que nous saluons aujourd'hui premier évêque de Valleyfield est une de ces figures d'élite, un de ces héros de la foi chrétienne, sur le front desquels on peut lire les desseins de la divine Providence.

Le "GLANEUR" souhaite prospérité et longue vie à Mgr J. M. Emard.
Ad multos annos !

* * *

La chute d'Adam a jeté l'homme hors de sa destinée ; lui qui devait remplir un si grand rôle sur la terre brisa, en un seul instant, le lien sacré, noble et fort, qui l'unissait étroitement à son Créateur. Adam ! qu'as-tu fait ? .. Oui, ce reproche de Dieu était bien mérité. Depuis lors, l'humanité se trouva presque abandonnée de son Auteur, errant, vagabonde et criminelle, sur l'immense étendue du globe. Va-t-elle s'anéantir ? Non, confiance, pauvre misérable, la justice de Dieu est terrible, mais d'un autre côté, sa miséricorde est infinie ! Ingrate créature, il te faudra, néanmoins, expier ton crime.

Et, pour ne pas laisser périr de désespoir le genre humain, Dieu lui envoie, à diverses époques, pendant les quatre mille ans qui ont précédé la rédemption, des prophètes qui soufflent à son oreille et infiltrent en son âme l'espoir, en attendant le Messie Régénérateur. Attente qui continue à se développer et à se transmettre de génération en génération, comme un remède aux maux et à la corruption toujours croissante de l'espèce humaine. Je dis maux et corruption ; en effet, avant la venue du Christ, avant l'institution du Prêtre, la raison ne cherchait rien autre chose que de combattre la vérité et l'ordre qui sont Dieu, et de ce point de départ, l'homme ne tarda pas à arriver à l'avilissement le plus brutal, commettant les crimes les plus atroces et ne voulant que la satisfaction de ses passions honteuses.

Enfin la promesse d'un Dieu s'accomplit, et la terre change de face. Jusque là, les peuples n'ont marché, comme les mages, que sur la foi

d'une étoile, l'étoile polaire de l'espérance de toutes les nations. Ils l'avaient vue se lever sur le berceau du monde, rayonner d'une lumière de plus en plus vive sur le peuple juif, scintiller à travers les ténèbres du paganisme, s'en allant devant eux, et les incitant toujours à la suivre, visible de tous les points de l'univers dont elle a concentré tous les regards. Soudainement elle s'arrête : on regarde.... on écoute.... Un chœur d'Esprits Bienheureux chante : "Hosanna, Hosanna au fils de David." Et Jésus apparaît sur la terre, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent tous les cœurs, et par elle il élève sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône et parvient à subjuguier la terre.

Et il semble dire avec le grand prêtre hébreux :

" Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille
Ne dis plus, O Jacob, que ton Seigneur sommeille,
Pécheurs, disparaissent, le Seigneur se réveille."

"L'œuvre de Jésus sur la terre a été comme un moule dans lequel toute la postérité d'Adam a été jetée en fusion et d'où elle est sortie chrétienne."

Malheureusement, l'existence terrestre de l'Homme-Dieu, ne devait pas être immortelle ; c'est pourquoi, sentant sa fin approcher, il voulut se laisser un successeur. Alors : " Il se choisit un homme entre tous les hommes, il l'appela, lui ouvrit l'entendement, et cet homme l'entendit, l'adora, marcha dans ses voies, obéit à ses commandements, se mit sous sa main pleine de vengeance et de miséricorde, et il fut à la fois l'instrument de Dieu et la lumière de la terre." (*Donoso Cortès.*)

Cet homme extraordinaire s'appelle le Prêtre. Ainsi donc, le Prêtre est un homme choisi, préposé et sanctifié pour être, par caractère et par mission, l'intermédiaire entre Dieu et l'homme. En un mot, " c'est un autre Christ."

Catholiques, nous devons nous réjouir en songeant que nous ne sommes plus étrangers sur la terre, car Jésus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avait ravi. Chrétiens ! il n'est plus d'océan ni de déserts qui vous soient inaccessibles ; vous trouverez partout le culte de vos aïeux et la Maison de votre père.

Dieu, donc, voulant recréer le monde, envoya son fils sur la terre, et ce dernier, dans ses mystérieux desseins, pour continuer son œuvre, confia aux prêtres, son instrument docile, l'entreprise de cette nouvelle création, devenue nécessaire : il se fit leur chef et leur soutien, et il

commença par l'Europe qui sortit de leurs mains avec cette unité vigoureuse, cette féconde variété, avec ces hiérarchies si bien ordonnées qui, plus tard, ont étonné les impies, émerveillé les philosophes et fait l'admiration des historiens.

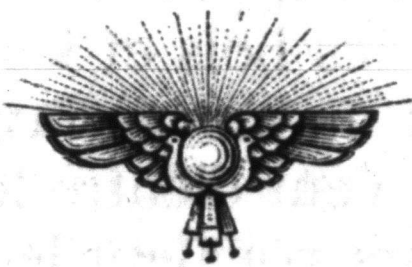
Beaucoup de conquérants ont assis leur domination sur les peuples par la force de l'épée ; mais nul n'a fondé, comme le Prêtre, un empire inexpugnable, par la seule puissance de sa parole, n'ayant point d'autres armes que l'image de Jésus crucifié. Mais cette parole du ministre du Seigneur a un cachet tout particulier de suavité et de sublimité. Elle éclaire les abîmes du cœur de l'homme, elle est riante comme la première brise qui a rafraîchi les mondes, douce comme la première parole qu'ont échangée les habitants du paradis terrestre.

C'est donc par sa seule parole que le Prêtre a fait de si prodigieuses merveilles dans le monde ; il a détruit l'esclavage, il a proclamé la véritable liberté, l'égalité et la fraternité ; il a fait la paix entre le ciel et la terre.

Chez aucun peuple de la terre il n'y eut d'institution aussi durable, aussi sainte, aussi populaire que celle du sacerdoce. "Athènes eut des poètes et des orateurs, et Rome aussi, après elle, eut des tribuns et des poètes." Le Prêtre, lui, dans sa dignité, est tout à la fois poète, tribun et orateur : poète, il chante les perfections de Dieu, tribun, il défend les intérêts populaires ; orateur, il propose et défend ce qu'il trouve convenable à la religion et à l'Etat.

Jamais homme autre que le Prêtre n'a quitté ses délices pour aller, comme celui-ci, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies sans que rien ne puisse mettre obstacle à son zèle et à son dévouement. Fortifié par la grâce et embrasé du feu sacré de l'Évangile, le Prêtre va, va encore, va toujours, va partout, va chez tous les peuples ; de même qu'autrefois, les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, ainsi la terre manque à la charité du Prêtre.

IVAIN DE BLANCFORT.



LE RUISSEAU ET LA FLEUR.

(A la petite L....., le jour de sa fête.)

Il était jadis, je ne sais plus où,
Une belle fleur que cachait l'herbette ;
Près d'elle coulait, en faisant glou-glou,
Un petit ruisseau dont l'onde distraite
Chantait tout le jour pour l'humble fleurette,
Comme chanterait petit oiseau fou.

La petite fleur, sous l'herbe peureuse,
Embaumait gaiment le petit ruisseau,
Et le ruisselet à l'onde rêveuse
Arrosait le sol de sa plus douce eau,
Et chaque matin la fleurette heureuse,
Amour des zéphirs, se mirait dans l'eau.

Ils étaient tous deux bons comme la vie,
Aimaient à prier souvent le bon Dieu,
S'entr'aidaient l'un l'autre et jamais l'envie,
Bien certain, n'avait hanté ce doux lieu.
C'était les heureux de cette prairie :
Ils étaient de tous aimés plus d'un peu.

Tous ceux qui passaient près de la fleurette
Étaient enivrés de son doux parfum ;
Et, dans la chaleur de l'été, chacun
Se rafraîchissait dans l'onde distraite.
Etant si choyé plus d'un importun
Choisissait ces bords pour douce retraite.

La petite fleur rêvait bien souvent
Un tendre avenir, de charmante ivresse,
Le petit ruisseau que ridait le vent,
Paisible, coulait presque avec paresse.
Il rêvait aussi beaucoup d'allégresse
Comme à chaque instant en rêve l'enfant.

Or, un jour le vent, pris encor de rage,
Se mit à courir les bois et les champs ;
Il sema partout un morne ravage :
C'était bien un vent d'entre les méchants.
Les petites fleurs voilaient leur visage,
Les petits oiseaux cessaient tous leurs chants.

Et le ruisseau, pour se montrer brave,
Gonfla hardiment son flot irrité ;
Il ne savait pas comme serait grave
Le débordement qu'il a projeté.
O petit ruisseau quelle triste épave,
Aura, cette nuit, tristement flotté !...

En effet, son eau maintenant rapide,
A noyé la fleur qui croît sur ses bords ;
Son onde a perdu sa course limpide
Et court à travers champs avec transports.
Et la pauvre fleur, brisée et livide,
Descend le courant, furieux alors.

Bientôt l'ouragan cesse sa furie
Et va s'enfermer dans son antre noir.
Tout se rétablit et sur la prairie
Brille de nouveau l'astre de l'espoir.
Oiseaux, papillons, tous, l'âme ravie,
Voltigent gaîment, sublimes à voir.

Le petit ruisseau, fâché tout à l'heure,
Rentré dans son lit, calme et radieux.
Il cherche des yeux, près de sa demeure,
La fleurette ; et rien n'apparaît aux yeux
Du petit ruisseau qui, maintenant, pleure,
Car il reconnaît son acte odieux.

Il a retrouvé sur son eau dormante,
En fouillant partout dans son petit lit,
La pauvre fleurette, hier si charmante,
Morte maintenant !..... Son front en pâlit
Et le désespoir, cruelle tourmente,
Ravage son cœur et son cœur faiblit.

EPILOGUE.

Le petit ruisseau, qui jasant naguère,
Ne gazouille plus tout le long des champs ;
Il n'est plus de fleurs de l'ancien parterre,
Et les oiselets n'y font plus de chants.
Ce n'est, aujourd'hui, qu'un lieu solitaire
Où vont comploter entr'eux les méchants.

Oui, ma douce enfant, puisses-tu m'en croire !
Cette histoire est vraie, on n'en peut douter :
J'en fus le témoin et dans ma mémoire
Je l'ai mise pour te la rapporter.
Je suis bien bavard et je me fais gloire
De connaître tout et de tout conter.

ENVOI.

Le petit ruisseau, c'est la vie :
Hélas ! il déborde souvent,
Sous le souffle froid de l'envie ;
Et la fleurette, c'est l'enfant.

L'enfant, ce lys plein de mystère,
Cueilli dans les jardins du ciel,
Qui pleure parfois à la terre,
Mais qui sourit à l'Eternel.

Aussi longtemps que la tempête
N'a pas flétri son petit cœur,
On peut voir planer sur sa tête
L'oiseau volage du bonheur.

Mais aussitôt que la colère,
L'orgueil et bien d'autres défauts,
Du ruisselet, calme naguère,
Font hélas ! déborder les eaux,

Cette fleur jusqu'alors aimée
Se flétrit, et c'est sans retour :
La brise, par elle embaumée,
Pour elle n'aura plus d'amour.

Oh ! conserve ton innocence,
Douce enfant, et puis ne crains pas :
Ton sort n'aura pas l'inconstance
Du sort des fleurs pleines d'appas.

Aime ton père, aime ta mère,
Tes maîtresses et ton couvent :
Si la vie est parfois amère,
Le travail l'adoucit souvent.

Et si les vœux d'un cœur sincère
Peuvent apporter le bonheur,
Tu seras heureuse, ma chère,
Toujours gros, gros... comme mon cœur.

GERMAIN BEAULIEU.

LES LIVRES : BIBLIOTHÈQUE DU GLANEUR.

LES POÈMES DU CŒUR. — Poésies de madame Marie-Edouard Lenoir, directrice du *Biographe*, à Bordeaux, France. Trois jolies plaquettes in-douze, formant en tout cent cinquante pages à peu près. Editeur, Fischbacher, 33 rue de Seine, à Paris.

Le cadre de cet ouvrage, comme on voit, est assez restreint, mais, pour ne pas dire comme le populaire : " dans les petits pots les bons onguents, " nous avouerons néanmoins que la charmante poétesse du midi de la France a su loger en ce minuscule écrin des joyaux de haut prix, dans ce si petit nombre de pages, des élans d'amour (selon que l'annonce le titre : " Poèmes du cœur ") comme est seul capable d'en condenser un cœur de femme.

Non pas que nous veuillions vanter, dans les chants de la lyre que tient notre aimable sœur de là-bas, la richesse extraordinaire de la forme : tant s'en faut qu'au contraire, et, n'était le fond admirable de poésie qui fait vite oublier tout cela, on voudrait alors que l'auteur fût un homme pour pouvoir librement lui reprocher certaines négligences à cet endroit. Mais le fond est là, avec son charme délicieux, et il ravit si bien le cœur que l'esprit serait mal venu de se mettre en quête de défauts.

Que si l'on me demande comment il se fait que, versificateur bien ordinaire, madame Lenoir a néanmoins, et ne s'en départit nulle part, presque, ce feu sacré qui fait les poètes, je répondrai en traduisant le précepte si vrai du vieux rhéteur : *Pectus est quod disertos facit* — : c'est qu'elle nous fait entendre les murmures mêmes de son cœur, et ses " Poèmes du cœur " sont d'un cœur pur, sensible et bon : un vrai cœur de femme, je le répète avec plaisir.

Dans les personnages variés, mais des femmes surtout, qu'elle fait devant nous ouvrir leur âme et en dire les secrets — car c'est ainsi que procède madame Lenoir, tout le long de son ouvrage — on reconnaît sans peine le poète lui-même, qui fait gémir le luth ou le fait gazouiller, et, discrètement, s'épanche dans le sein de ses auditeurs ravis, religieusement attentifs. Sans dissimulation factice, sans gêne ni fausse retenue, c'est son propre cœur qui pleure ou qui chante ; voilà pourquoi, et comme sans s'en apercevoir, assez souvent on mêle nos larmes aux siennes et nos rires à ses chansons. Car le cœur, voyez-vous, lorsqu'il parle, sincère et franc, il n'y a rien qui tienne, rien qui lui résiste, quand l'on a une âme pure qui rêve encore du ciel !

L'on pourrait, à bon droit, appeler madame Lenoir la poétesse du cœur ; car toute sa poésie jaillit comme de source de cet organe ; elle en exploite avec le plus grand profit toutes les plus subtiles comme les plus exquis délicatesses. Ses " Poèmes du cœur " sont les très-bien nommés. Leur titre seul les recommande à qui ne les a pas lus, et leur nature même les recommande encore à qui les a déjà une fois savourés.

Cependant peut-on en conseiller absolument la lecture à n'importe qui, avec n'importe quelle disposition ? J'hésiterais à répondre oui. En effet,

l'écueil à craindre en pareille matière, l'auteur des " Poèmes du cœur " n'a pas su le parer tout à fait : le sentiment, ici et là, frôle de trop près la sensation, l'âme ingénue, s'expliquant mal le degré de tendresse où peut entraîner le lyrisme du sujet, pourrait se tromper sur l'intention de l'auteur. D'abord, il faut regretter que, dans deux ou trois des " Poèmes," il s'agisse d'amours illicites. Je sais bien que l'on dit parfois que le délire d'amour s'y rencontre plus ordinairement, et madame Lenoir mène jusque là la peinture de son sujet ; mais il m'est avis, quand même, que les amours chastes et légitimes peuvent prêter à de magnifiques développements, du plus saisissant effet et dans les strictes limites de la morale. Madame Lenoir, du reste, l'a bien prouvé elle-même dans le plus complet et le plus parfait de ses poèmes : " Un cœur de muse " où Paule, l'héroïne, aimant de tout son cœur, mais se sentant aimée *passionnément* et redoutant " un amour coupable " prend le parti d'éloigner son amant. Elle ne lui avait néanmoins laissé voir que trop sa tendresse, car, remarque bien justement l'auteur :

" Peut-on feindre longtemps quand c'est d'amour qu'on aime ?

Aussi l'éloignement auquel se condamnent les deux tendres amoureux qui veulent se respecter autant qu'ils se chérissent provoque-t-il de la part de l'amante des épanchements sublimes de tendresse, fidèle et dévouée, épanchements qu'elle confie aux pages de son journal de jeune fille, et ces pages, le complaisant auteur nous les vient divulguer.

Elles sont toutes à lire ; plusieurs sont superbes dans ce genre intime. Je voudrais citer les meilleures, mais je serais encore trop long ; je me console à l'idée que le *Glanneur* pourra peut-être en emprunter quelques-unes et les intercaler dans ses " PAGES DE MODÈLES." Elles y seront bien à leur place.

Je ne cite qu'une strophe de la romance : *Si vous m'aimez*. C'est sous cette forme que Paule écrit à son amant, lui demandant de cesser ses assiduités :

" Quand, loin de moi, vous verserez des larmes,
 " Triste à mourir de ma juste rigueur,
 " En vous livrant à vos sombres alarmes,
 " O mon ami, n'accusez pas mon cœur !
 Celui qu'on aime
 Plus que soi-même
 Est pour l'âme un objet d'émoi,
 Hélas ! encore
 Je vous implore,
 Si vous m'aimez..... oubliez-moi !

En dissertant sur le mot *aimer*, Paule inscrit encore dans les pages de son journal d'aussi beaux vers que les suivants, je ne puis m'empêcher de les donner aussi ;

L'homme qui reçoit de constantes preuves
De l'amour profond qu'il sait inspirer,
Malgré les ennuis qu'il peut endurer
Est fort pour braver toutes les épreuves.

Qu'est l'humanité devant son bonheur !
De lui qu'elle soit proche ou séparée,
Il reporte tout à son adorée :
Rang, gloire, succès, vertu, joie, honneur.

Aimer, c'est l'oubli de toute rancœur ;
Aimer, c'est chérir ce qu'aime sa belle ;
C'est voir par ses yeux, penser d'après elle ;
C'est prendre ses goûts, sentir par son cœur.

— Il y a bien d'autres vers rythmés, comme ceux-là, dans la pure affection ; d'autres plus enivrants encore. La pièce "Il a pleuré" est surtout attendrissante ; celle qui s'intitule "Son amour" révèle la force de la femme aimante : il fera bon, sans doute, d'y revenir, à l'occasion.

Joséphin Souлары, de suave mémoire, a eu bien raison de commencer par les vers qu'on va lire la sémillante préface qu'il fit à cette plus volumineuse et attrayante assurément des plaquettes poétiques le madame Lenoir —

" Auprès des critiques moqueurs
" Vous voulez que ma plume excuse,
" Votre poème : *Un cœur de Muse*,
" O Muse qui prenez les cœurs !

" Quoi ! dire aux gens : Faites-nous grâce
" D'avoir osé chanter l'amour ?
" Allons donc ! c'est craindre le jour
" Que se couvrir d'une préface.

J'ai regretté d'abord pour quelques parties des œuvres de madame Lenoir le thème des amours illicites. C'est dans le premier des "Poèmes," *Les suites d'une calomnie*, que ce défaut est à noter surtout. L'infortunée Berthe, calomniée auprès de son amant, au moment où elle va devenir son épouse légitime, gagne bien moins nos sympathies que si, plutôt qu'une amante livrée, une fille-mère, elle eût été une pure fiancée, victime des mêmes machinations. Et je déplore de plus dans ce premier poème, un peu aussi dans *Une méprise*, de la seconde plaquette, des détails inutiles à l'intérêt du récit et qui sont pourtant sensuels. Dans l'un et l'autre, cependant, il y a des envolées d'amour vrai qui réparent un brin le reste.

J'ai mal dit : récit ; car dans *Une méprise*, il y a l'intrigue d'une petite comédie. Mais notons tout de suite que l'intrigue ne paraît pas convenir au talent de l'auteur : elle raconte mieux qu'elle ne met en scène. *Une méprise*, néanmoins, ferait une charmante piécette de salon, avec ses trois rôles de femmes et ses deux rôles d'hommes.

Reste dans le même petit volume que *Une méprise*, le poème *l'amour d'un poète* : narration assez peu mouvementée des aventures d'un galant nourrisson des muses, lequel, captivé par la seule vue d'un portrait, part à la conquête de sa dulcinée. Il l'aperçoit de loin en tête à tête avec un heureux rival : la raison reprend son empire sur le désir fou, il renonce à ses ambitions, et se résout à ne jamais posséder la belle Isaure qui restera seulement "sa muse inspiratrice." Les vers qui terminent cette pièce, après la détermination du pauvre poète déconvenu, sont à citer : ils semblent être la profession de foi de l'auteur des "Poèmes du cœur" lui-même, comme ils devraient l'être, d'ailleurs, pour quiconque vénère la Poésie et craint de souiller les blanches ailes qu'elle pose au cœur de l'Inspiré.

" L'amour banal des sens, l'éphémère caprice
 " N'auront jamais d'attrait pour moi qui vise haut,
 " C'est l'idéal toujours, le rêve qu'il me faut !
 " Je sais que le vulgaire est parfois ironique
 " Quand il entend parler de l'amour platonique ;
 " C'est qu'il n'en connaît pas toute la volupté,
 " C'est qu'il ignore aussi qu'épris de chasteté,
 " Le poète ne peut s'abaisser vers la terre :
 " Pour étancher la soif qui, sans cesse, l'altère,
 " Il faut que ses regards s'élèvent, inspirés,
 " Vers les nuages blancs, vers les cieus azurés !

Des œuvres de madame Lenoir, il y a encore *Un Abîme* qui se rattache aussi aux "Poèmes du cœur" : c'est un fascicule à part. *Un abîme* est un récit, obscur en certains passages, qui se rapproche du genre de *Les suites d'une calomnie*, le thème est le même. Le dénouement est, quand même, pathétique et touchant.

Bien qu'édités en 1885 et 1886, ces ouvrages de madame Lenoir ont encore tout l'intérêt de l'actualité : les choses du cœur ne vieillissent point. *Les Poèmes du cœur* sont en vente chez l'éditeur ou chez l'auteur, Villa Marie, à Lormont, Bordeaux. Prix : quatre francs, *Un abîme*, un franc. De plus : *Fleurs éphémères*, cinq francs ; *Fleurs de cyprès*, trois francs, cinquante ; *Connus et inconnus*, six francs ; *Quelques miettes de ma table*, deux francs.

Ceux qui savent jouir les ineffables jouissances du cœur nous sauront gré de leur en avoir indiqué une source si féconde.

Comme tout l'honneur, toute la gratitude en revient au très gracieux auteur, à qui nous disons un chaleureux merci pour nous avoir envoyé de par-delà les mers cette quintessence de son âme, dans ce recueil des refrains que module avec tant le charme son luth enamouré.

JULES SAINT-ELME.

TABLETTES DU SAVOIR

ANTHOPHAGIE.

...*Qui amat flores reputatur amare puellas,*

A jadis écrit fort galamment le poète Ovide.

Aujourd'hui, il convient de modifier l'aphorisme et de dire : "Ceux qui aiment les fleurs sont des amis de la bonne chère !".

Il paraît, en effet, qu'à l'heure présente, tant en France qu'en Angleterre, il se poursuit une véritable croisade pour l'introduction dans notre alimentation courante d'un certain nombre de fleurs. Ce sont des botanistes londoniens qui se sont mis en tête cette idée, assurément excentrique, de nous rendre *anthophages* ; traduisez : mangeurs de fleurs.

Quoiqu'il en soit, si ces savants réussissent dans leur entreprise, nous verrons bien vite sur nos tables les fleurs comestibles du Phog (*Caligonum polygonoides*), du Machwa (*Bastia latifolia*), du *Dillenia pentagyna*, etc, apparaître et prendre triomphalement leur place à côté des violettes, des jasmins, et des pétales de roses que depuis fort longtemps déjà nous recevons d'Italie sous forme d'affriolantes confiseries.

En effet, en dépit de nos botanistes anglais qui voudraient bien, pour une fois, se donner la réputation d'être des initiateurs, il y a longtemps que dans la grande alimentation, celle de chaque jour et de tout le monde, l'on mange des fleurs. *L'Anthophagie* est assurément une pratique des plus courantes ; seulement, à l'ordinaire, l'on est anthophage sans le savoir.

La preuve expérimentale de cette assertion n'est ni longue ni difficile à trouver. Ainsi, par exemple, lorsque nous croquons les feuilles d'un artichaut à la poivrade, ou que nous dégustons un vulgaire chou-fleur à la sauce blanche, nous mangeons des fleurs. Les choux, comme l'artichaut, sont au surplus des plantes très particulièrement accommodantes et de ressources. Voyez, en effet, ce que nous devons au seul *Brassica oleracea*, le simple chou vulgaire, celui que les ménagères mettent chaque jour dans la marmite du pot-au-feu.

A l'état sauvage, le dit *Brassica oleracea* est une plante rare, en France au moins, où on ne le rencontre guère que dans les parties inaccessibles des falaises crayeuses du cap Gris-Nez. Pour se développer à son aise, il lui faut l'air de la mer, les embruns salés et le calcaire phosphaté.

Mais que l'homme vienne à en faire son pensionnaire, et alors, selon le mode de culture qu'on lui applique, il fournit, soit le chou ordinaire, soit le chou-rave, soit le chou-fleur, soit encore le chou de Bruxelles, etc., suivant que l'on a développé plus spécialement l'appareil foliaire, radicaire ou floral de la plante. Ce dernier cas est notamment celui du chou-fleur et du chou de Bruxelles. Le chou-fleur, en effet, n'est rien autre chose que l'inflorescence du végétal presque parvenue à son complet développement ; quant au chou de Bruxelles, il est seulement le bourgeon floral non arrivé à maturité parfaite.

A ajouter encore à cette liste des choux-fleurs comestibles, le *Brocoli*, qui est une variété maritime et sauvage, ou à peu près, du *Brassica oleracea*, et dont l'inflorescence moins touffue que celle de notre chou-fleur ordinaire est pareillement comestible et non moins délicate.

En Hollande—ainsi, du reste, qu'en Bretagne—le brocoli est cultivé en grand dans les *polders*,—on nomme de la sorte, dans les Pays-Bas, les grands et riches paturages au sol d'alluvions, et qui ont été gagnés sur la mer,—et, afin de lui assurer une existence se rapprochant le plus possible de ses conditions normales de croissance, les paysans de là-bas le font pousser en lui fournissant en abondance un engrais à la fois minéral et organique des étoiles de mer, qu'ils vont ramasser à pleins charriots sur les grèves. Ajoutons encore que la récolte des inflorescences de brocoli est à l'ordinaire enfermée dans de vieux fûts ayant contenu de généreux vins de France, bourgogne ou bordeaux, ce qui lui donne un arôme particulièrement fin et agréable, et est ensuite expédiée en Angleterre d'où nous la voyons enfin revenir sur nos tables sous la forme de pickles au vinaigre ou à la moutarde.

Voilà pour le simple chou ; quant à l'artichaut, le *Cinara xolymus* des botanistes, il partage avec plusieurs autres de ses proches parents la propriété d'avoir un réceptacle charnu et succulent, sans compter qu'à l'occasion sa tige est susceptible de figurer avec avantage dans les meilleurs menus, sous le vocable de "cardons au jus ou à la moelle." Ces fleurs-légumes dont nous venons de parler sont d'une consommation générale ; à côté d'elles, il convient d'en citer nombre d'autres qui pour être moins connues n'en sont pas moins précieuses à l'occasion ; ainsi, par exemple, le *Crambe maritima*, un proche parent du chou, appartenant comme lui à la grande famille des crucifères, qui pousse naturellement et en grande abondance au bord de la mer, dans le galet, sur nos côtes de la Manche et dont les inflorescences sont particulièrement estimées des gourmets : c'est un végétal dont la culture, sans aucun doute, sera entreprise régulièrement quelque jour.

Les familles les plus diverses des plantes fournissent des espèces aux fleurs comestibles. C'est le *Nymphaea lutea* ou Nénuphar jaune, dont les fleurs fraîches écloses, au parfum subtil et délicat, sont employées, dans l'est de la France, à la confection de certaines confitures d'une saveur exquise ; ce sont les grappes blanches et odorantes du *Robinia pseudo-acacia*, vulgairement Acacia blanc, qui servent en certains pays, une fois trempées dans la pâte, à la confection de baignets non moins savoureux que ceux obtenus avec des rondelles de pomme ; c'est le figuier dont nous mangeons en réalité bien plus les inflorescences que les fruits ; ce sont les fleurs de Capucine ou de Bourrache qui servent à assaisonner nos salades ; c'est le Câprier dont nous utilisons dans les sauces les bourgeons floraux confits dans du vinaigre ; c'est le Giroflier qui nous fournit un autre bourgeon floral, notre clou de girofle ; c'est le *Dion edule*, une gymnosperme cycadée des pays tropicaux, dont les écailles florales sont charnues et rappellent nos châtaignes ; c'est l'Anis étoilé qui n'est rien autre chose que l'ovaire de la fleur non encore fécondée ; c'est le chou palmiste qui est encore un simple bourgeon floral ; c'est l'Agave, dont le bourgeon floral coupé laisse écouler en abondance un liquide sucré et fermentescible ; ce sont les innombrables fleurs employées en pharmacie pour la préparation des tisanes ; celles renfermant en abondance des principes sucrés et dont l'industrie tire usage pour la fabrication de boissons fermentées ; ce sont enfin les champignons, les morilles, les truffes, etc., dont nous ne mangeons, en somme, que la portion correspondant essentiellement à la partie florale des plantes phanérogames.

Bien longue, on le voit, est l'énumération que nous venons de faire, et combien incomplète, cependant ! L'Anthophagie, tout au contraire de ce que certains seraient tentés de croire, n'est pas une pratique nouvelle, mais a existé de tous temps et en tous lieux, et il semble qu'elle ne soit pas proche de disparaître. Les botanistes, avec grande raison, du reste seraient là pour s'y opposer, en admettant, hypothèse bien improbable, que la simple gourmandise naturelle à l'homme ne fût pas suffisante à l'obtenir.

Et voilà comment et pourquoi nous sommes et demeurons à jamais des *Anthophages*.

G. VITOUX.

LE CRIME DES BRUYÈRES.

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

PREMIÈRE PARTIE.

I

UN TRAITRE.

— Mon colonel, je ne vous dis pas adieu ; nous nous reverrons sans doute. Demain, je partirai pour rejoindre mon régiment ; qui sait si les hasards de la guerre ne nous rapprocheront pas !

— Je l'espère, mon cher Maurice, et souhaite que ce soit dans un combat victorieux. Vous serez digne, j'en suis sûr, de votre père, le général de Saint-Andret ; noblesse oblige, et quand on porte, comme vous, le nom d'un héros, on est toujours prêt à faire plus que son devoir.

— Oui, colonel, il me tarde de marcher sur les traces glorieuses de mon père !

L'officier serra énergiquement la main du jeune homme, et, prenant la bride de son cheval, donna le signal du départ. Les lieutenants se groupèrent autour de lui, et tous sortirent de la cour du château, envoyant un dernier salut à Maurice.

Resté seul sur le perron, celui-ci les regarda s'éloigner, et songea que le lendemain, il quitterait aussi cette demeure et s'en irait défendre la patrie.

Il avait vingt-deux ans, l'âge de toutes les bravoures et des sublimes sacrifices. La distinction, l'élégance innée de sa personne et de ses manières dénotaient le patricien, le descendant d'une noble race. Le front large et haut, encadré de cheveux châtain, légèrement frisés, la ligne ferme et décidée du profil, la bouche résolue qu'ombrageait une fière et longue moustache, tout dans ce visage respirait le courage et l'énergie. Seul, le regard de ses grands yeux bruns et songeurs où se reflétaient fidèlement les mouvements de son âme, en adoucissait l'expression virile et quelque peu martiale.

Élevé par une mère qui avait gardé pieusement le souvenir de son mari, mort en Italie sur le champ de bataille, il avait de bonne heure senti s'allumer en lui l'esprit belliqueux. Tout enfant, il avait été fier de son nom ; il s'était juré d'en soutenir, d'en rehausser même l'éclat. Et maintenant que le moment d'agir était venu, il sentait déborder de son cœur tous ses rêves de vaillance, tout son dévouement chevaleresque. Il avait soif de gloire ; il se sentait capable des plus hauts faits d'armes ; peu s'en fallait qu'il ne se crût appelé à sauver la France.

Cependant le colonel et son escorte avaient pris au trot le chemin des Bruyères, petit village meusain situé à un kilomètre du château de Saint-Andret.

La route était déserte. Les soldats, cantonnés au village, attendaient leurs chefs, et les paysans s'étaient tous rassemblés sur la place pour assister au départ du régiment. D'ailleurs, depuis quinze jours que la guerre franco-allemande avait éclaté, les braves cultivateurs négligeaient leurs travaux champêtres.

Au bout de quelques minutes de marche silencieuse, le colonel, ayant jeté autour de lui un regard scrutateur pour s'assurer que personne ne les avait suivis, fit halte et baissant la voix, dit à ses lieutenants :

— Messieurs, je dois développer devant vous le plan que nous allons exécuter ; l'heure est venue de vous le faire connaître.

Il donna alors des explications détaillées, traçant à chacun sa ligne de conduite. Il s'agissait d'aller surprendre et déloger les Prussiens, campés à quelques lieues de là. Le colonel, persuadé que tout réussirait à merveille, s'animait au fur et à mesure qu'il parlait, et en était arrivé, en exposant toutes les chances de cette opération stratégique, à hausser le ton sans s'en apercevoir.

— Alors, c'est bien compris, conclut-il. En route, et hâtons-nous !

Les chevaux, lancés au galop, emportèrent leurs cavaliers dans un nuage de poussière.

Aussitôt un craquement de branches piétinées se fit entendre

dans le taillis qui bordait la route, et un homme sortit du fourré, grommelant à part lui :

— Voilà qui est bon à savoir !

Il était jeune encore, malgré ses traits ravagés, empreints d'une expression sinistre. Ses cheveux très-noirs, coupés courts, découvraient son front bas que marbrait, près de la tempe gauche, une cicatrice livide. Ses sourcils broussailleux mettaient plus d'ombre encore dans son regard faux et fuyant. Ses pommettes saillantes et son nez en bec d'aigle prêtaient à toute sa physionomie une singulière dureté ; une rude moustache cachait mal la ligne rigide de la bouche qu'un rictus satanique contractait en ce moment. Son visage, en somme, respirait une sauvage énergie, et sa haute stature attestait d'une vigueur peu commune. Il était vêtu d'un costume de drap sombre.

— Oui, tout cela est bon à savoir, répéta-t-il en suivant des yeux les officiers qui disparaissaient au détour du chemin. Il ne faut jamais négliger de s'instruire ; cela sert toujours à quelque chose. Voilà mon principe. Il est possible assurément que ce que je viens d'entendre ne me soit d'aucune utilité. . Mais le hasard est si complaisant, quelquefois ! J'ai entendu dire ce matin qu'on avait vu les Prussiens se diriger par ici. . Qui sait ? Il y a peut-être là quelque chose à faire.

Tout en soliloquant ainsi, il avait pris un sentier de traverse, conduisant directement au château. Il poussa une petite porte et pénétra dans le parc, comme quelqu'un qui connaît les êtres du logis.

Le domaine de Saint-Andret lui était familier, en effet. Il y était né et toute sa vie s'y était écoulée. Ce petit coin de pays meusain lui avait jusqu'alors tenu lieu d'univers.

Ce grand garçon à l'air farouche se nommait Frédéric Vatin. Il était fils du premier jardinier du château. On lui eut donné trente-cinq ans, bien qu'il n'en eût que vingt-deux et fût du même âge que le jeune comte Maurice, dont il était le frère de lait. L'honnête mère Vatin, à qui madame de Saint-Andret avait confié son fils, s'était prise, comme il arrive fréquemment, d'une affection quasi maternelle pour son nourrisson, et s'était

consacrée à lui tout entière, négligeant presque son petit Frédéric.

Le général et sa femme ne s'étaient pas montrés ingrats. Ils avaient payé le dévouement de l'excellente nourrice en assurant l'avenir de son enfant.

D'abord, à l'aide de leçons supplémentaires, ils lui firent donner une instruction supérieure à celle des petits villageois des Bruyères. Puis, ses études terminées, on l'attacha à la personne de Maurice, en qualité moins de serviteur que de compagnon. Il suivait son jeune maître à la chasse, l'escortait dans ses promenades, et avait au château la haute surveillance des domestiques, se préparant ainsi à remplir la charge d'intendant qui lui fut plus tard dévolue.

Cette protection, ces bienfaits continuels de ses maîtres n'avaient pas réussi à refouler les mauvais instincts de Frédéric. Sous les dehors du dévouement et de l'honnêteté, il cachait une âme noire et perverse. Comment, fils de braves travailleurs, probes et laborieux, avait-il en lui ces appétits de richesse et d'oisiveté, cette basse envie, cette convoitise incessante du bien des autres ? Quoi qu'il en soit, un orage perpétuel grondait en lui, et celui qui eut pu lire jusqu'au fond de cet esprit tortueux et plein de détours, eut frémi des vices, de la cupidité et de l'hypocrisie qui s'y cachaient, du manque absolu de scrupules qu'il dissimulait avec tant d'adresse. Dans cet homme qui, pour arriver à son but, ne reculait devant aucun moyen, il y avait assurément l'étoffe d'un criminel.

Dès sa première enfance, tout en partageant, dans le grand parc, les jeux de Maurice, il avait senti les inégalités de leur condition. Cette observation n'avait pas tardé à exciter sa jalousie et à murir sa précoce intelligence.

JEAN RIVAL.

(A suivre)

GERBES DE MODELES

LA BATAILLE DE FLEURS A MENTON

En ces jours de villégiature, on lira assurément avec plaisir cette page rafraîchissante de l'une des plus alertes plumes de France.

Bataille de fleurs ! Que ces deux mots associés jurent délicieusement, en ces jours de mélinite transcendante, à des oreilles de philosophe ! Ah ! puisqu'on doit toujours se battre et puisque la bête humaine ne connaît point d'autre emploi de son intelligence et de ses forces que le combat fratricide, les munitions idéales sont dans ces corbeilles ! Je prends la mienne, et me voici à la cueillette. Comme un sultan des Orientales je baigne mes mains dans les roses.

Deux heures. Un monde fou sur la promenade du Midi. La journée est céleste. Couronné d'un demi-diadème de pics resplendissants où la lumière se joue comme sur des diamants et des perles, Menton, épanoui, riant au miroir de la mer, ressemble à une belle fille brune qui se pare. Ses formes disparaissent sous les fleurs. On dirait d'une marquise des jardins d'Amour de Watteau dans une robe à ramages aux falbalas enguirlandés.

Dans les rues fraîches, sonores et colorées, on ne voit et on ne rencontre que gens portant des paniers fleuris. Ils se hâtent et s'excitent gaiement au plaisir. Les bouquetières et les bouquetiers zigzaguent, offrant, dans leur patois aigre et bâtard, des tas de floraisons pariolées, mimosas, violettes, anémones, jacinthes, œillets, pervenches, primevères, résédas, toute la flore hâtive et déjà complète du pays enchanté qui n'a qu'une saison. Le chevalier Renaud se croirait ici dans les jardins d'Armide.

Les voitures arrivent, décorées, ornées, drapées, habillées de roses de tous les tons, et prennent la file, précédées de trois superbes gendarmes à cheval, qui ont l'air de mener au poste toute la comédie italienne. Le peuple les bombarde. Ils gardent la gravité austère de Polichinelle, car ils sont le pouvoir, comme lui.

Derrière eux, dans la vasque des landaux ouverts, de radieuses jeunes femmes, debout, et puisant dans des corbeilles les munitions odorantes, attaquent les tribunes, qui ripostent courageusement et repoussent les assaillantes. D'autres leur succèdent, armées de plus beaux sourires encore et lancent des obus d'aromes et de couleurs. Le siège est mené sans stratégie, mais avec un entrain chevaleresque. Un

renfort de jeunes officiers compromet un instant le sort de la place ; ils se servent abusivement de la mitraille. Des chapeaux sont renversés sur des nuques révoltées ; des nattes fouettent des épaules agitées, des toisons se dénouent, mais les mitrailleurs sont débusqués par des bouquets de gros calibre.

Déjà le champ de bataille est jonché d'éclats de pétales. Des galopins, d'une témérité inouïe, ne craignent pas d'aller les ramasser sous les feux convergents et de les revendre aux belligérants enthousiastes.

Une charette délicieuse, tout entière enveloppée de fleurs uniquement blanches, et qui semble le char triomphal de l'enfance, s'avance. Six babies, vêtus de blancs et coiffés du ravissant chapeau capote mis à la mode par Miss Kate Greenaway, entrent en lutte et tout de suite remportent la victoire.

Je garderai longtemps dans les yeux l'image paradisiaque de leur général, une fillette de quatorze ou quinze ans, aux cheveux en buisson d'or, qui faillit me coucher sur le sol avec une rose de neige, jetée d'un mouvement si doux, cependant, qu'il semblait le geste de l'encensement.

EMILE BERGERAT.



CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES.

A l'exclusion de toute autre matière, nous consacrons aujourd'hui ce chapitre tout entier à reproduire intégralement un magistral article publié par le *True Witness*, le grand organe catholique de langue anglaise, à Montréal. Nos lecteurs, bien sûr, ne nous tiendront pas mauvais compte d'avoir inséré cette perle dans l'écrin du *Glaneur*. Il n'arrive pas déjà si souvent que notre nationalité canadienne-française se trouve louée dans la langue saxonne ; le cas est à noter. Nous donnons la traduction, fort bien faite, de l'un de nos confrères de la presse quotidienne.

Le *True Witness* est le plus fidèle écho des sentiments de nos compatriotes Irlandais catholiques, et son intelligent rédacteur M. J. K. Foran, en écrivant cette maîtresse page, dont nous sommes justement fiers, à l'occasion de notre fête nationale, a su rendre justice, d'une manière noble et digne, à la vive sympathie qui unit les exilés d'Erin et les fils de la France, sur ce sol béni du Canada.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vendredi, le 24 juin, fête de la St Jean-Baptiste, est une des principales fêtes de l'Eglise et en même temps le jour national de nos compatriotes Canadiens-Français.

Nous ne parlerons pas du caractère religieux de la fête, tous les catholiques savent que saint Jean-Baptiste était le précurseur du Christ " la voix criant dans le désert " : préparez les voies au Seigneur, celui qui dans les flots du Jourdain versa les eaux du baptême sur la tête du Sauveur et le martyr dont la vie a été sacrifiée pour satisfaire la luxure du tyran Hérode. A part les cérémonies religieuses, ce jour-là, nos amis Canadiens-Français tiennent un jubilé et une fête nationale.

La brise qui caresse la cîme du Mont-Royal agitera les plis d'une bannière sur laquelle nous lisons la triple devise : " Nos Institutions, notre Langue et nos Lois. " — Les institutions, les lois et langue de la race qui a donné les pionniers du Canada.

En regardant cette bannière, nous sommes portés à nous écrier : " Institutions de religion, d'éducation et de bienfaisance, dont le pays est constellé, comme le firmament pendant une nuit d'été, nous vous saluons ! Lois qui nous ont été transmises, des premiers jours de Rome, descendant par cascades les collines du temps, depuis Ulpian jusqu'à Justinien, Constantin, Théodose, Louis-le-Grand, Napoléon, jusqu'à ce qu'elles soient tombées dans le réservoir de notre code splendide et

devenues les lois de Québec, lois de notre province, nous vous saluons; langue douce, charmante, poétique et belle, langue de Bossuet, Massillon, Fénelon et Bourdaloue, langue de Racine, Molière et Lamartine, langue de Laval, de Maisonneuve, Cartier et Plessis, langue qui a été parlée la première par l'homme blanc sur les rives du St Laurent, nous vous saluons."

Comme l'Outaouais et le St Laurent qui coulent l'un à côté de l'autre et finalement se confondent en un fleuve géant, les langues anglaise et française traversent ensemble les diverses phases de notre histoire et s'unissent en un puissant courant qui s'écoule dans l'océan de notre nationalité canadienne. L'anglais est aujourd'hui la langue commerciale de l'univers; dans tout ce vaste empire, sur lequel le soleil ne se couche jamais, on le parle dans les halles du commerce ou sur le pont des vaisseaux qui sillonnent les quatre océans du globe. Mais si tel est le cas, il n'est pas moins vrai de dire que le français est la langue diplomatique par excellence de l'univers. Il a été, il est et il sera le langage des lettres, des arts, des sciences, de la diplomatie. Entrez dans les salons de Londres et tout homme instruit parle le français; voyez nos gouverneurs-généraux, ils ne sont aptes à remplir leurs fonctions que s'ils savent parler le français. Allez dans les piazzas de Rome, les boulevards de Vienne, les bazars de Constantinople, enfoncez-vous dans l'Orient, jusqu'aux murs Téheran, si vous avez un passe-port en français; on le parle partout. Suivez la marche du progrès qui s'étend vers le soleil couchant; frappez à la barrière des Montagnes Rocheuses et, si une voix vous répond, ce sera en français. Montez vers le nord; suivez les traces du missionnaire des Esquimaux et là, sous les franges aux diverses couleurs du prisme de l'aurore boréale, on comprendra la langue française.

Descendez vers le sud, et dans les plaines de la Louisiane, vous entendrez parler le langage du Franc, sur les rives du grand Mississipi, comme on l'a parlé pendant des siècles sur les bords historiques de la Seine. Son existence est dans son universalité et sa future immortalité dans sa beauté et sa perfection.

Comme catholiques, nous réfléchissons trop rarement à ce que nous devons à la langue française, au Canada. Supposons, pour un moment, que dans un jour néfaste elle dût disparaître! Du moment que la langue disparaîtrait, les lois disparaîtraient aussi; une fois ces dernières disparues, nous serions exposés à l'union législative. Les institutions religieuses et nationales de notre province seraient alors à la merci

d'une tempête qui les ébranlerait jusque dans leurs fondations. Les grands remparts qui protègent ces institutions sacrées sont les lois de la province et la perpétuité de ces lois dépend de la préservation et de la propagation de la langue française.

Dans le domaine des arts, des sciences et des lettres, les travaux des Canadiens-Français passent inaperçus pour la masse de leurs concitoyens d'origine étrangère. Comme les infusoires de l'océan, ils construisent des bancs de coraux, fondations des îles florissantes de l'avenir dans la mer de l'histoire canadienne. Qu'ils en soient loués, remerciés et honorés, à l'occasion de leur fête nationale. Puisse leur bannière flotter longtemps sur la terre qu'ils aiment et porter dans ses plis le bonheur et la prospérité de l'avenir. C'est, du fond du cœur, que nous leur souhaitons toute joie en ce jour de leur fête patronale; que l'écho de nos montagnes ne cessent jamais de redire leurs chants classiques! que leurs lois règnent toujours dans la justice et la perfection qui les caractérisent, pour fertiliser l'histoire de notre patrie! Puissent leurs institutions, qui sont aussi les nôtres, s'augmenter en nombre! Que leur influence s'accroisse toujours! *Estote perpetuae*; soyez éternelles! Que jamais un Marius n'ait à pleurer sur leurs ruines!

PASSIM.

GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS.

Nous n'avions pas encore tout dit, l'autre jour, en énumérant la longue liste d'ouvrages nouveaux qui sont attendus, en librairie canadienne, d'ici à l'automne.

Il nous fait plaisir de la compléter en annonçant l'apparition prochaine d'une intéressante brochure: "Histoire des premiers travaux des Récollets en Canada." Monsieur Gustave Labine, avocat de Montréal et littérateur à ses heures, est l'auteur de ce travail: c'est dire qu'il sera bien fait.

Le Rév. M. F. A. Baillarge, de Joliette, l'actif rédacteur de l'*Etudiant*, vient de lancer son "Traité d'Economie Politique." Le *Glaneur* y reviendra.

Le *Glaneur* réservait une surprise à ses lecteurs, pour sa troisième livraison. Les deux premières qu'il a, timidement mais plein de confiance, lancées dans le public, lui ont valu bien des compliments, mais il ne se tient pas pour satisfait, il veut faire de mieux en mieux; toujours plus haut, c'est sa devise.

Déjà il avait annoncé, pour aujourd'hui, le commencement d'un magnifique et entraînant feuilleton, par notre habile collaborateur Jean Rival. On peut en lire, de fait, en cette livraison-ci, les premières pages, tout de suite attrayantes.

Il promettait aussi, pour ses abonnés, un supplément littéraire, donné à part la revue au grand complet.

Ce supplément, on ignorait ce qu'il serait : on l'apprendra à présent, et chacun admirera comme le *Glaneur* sait tenir amplement parole. Nous inaugurons nos pages supplémentaires par la publication d'une longue nouvelle, ou plutôt d'un véritable petit roman "canadien et inédit," dû à la plume de M. Louis Tesson, un publiciste encore jeune et déjà bien favorablement connu parmi le public lecteur du Canada français. L'histoire de "Céleste," cette douce et charmante pastorale aux champs aimés de l'Acadie, sera lue par tous, nous n'en doutons pas, avec un intérêt vif et toujours croissant : le récit de M. Tesson est attachant tout-à-fait, en sa fraîche simplicité.

Une fois achevée, l'histoire de *Céleste* formera un joli volume d'une soixantaine de pages et plus, qu'on pourra faire relier à part, comme, du reste, tout ce que le *Glaneur* publiera en supplément. Et le *Glaneur* aura ainsi édité un ouvrage de réel mérite, en littérature canadienne-française, fait par un jeune—M. Louis Tesson, quelque peu notre aîné, aime à se compter parmi nous,—entreprise irréalisable autrement, vu le peu d'encouragement qu'on donne aux livres chez les nôtres; le *Glaneur* aura fait son œuvre.

"Le Crime des Bruyères," en feuilleton, et puis *Céleste*, en supplément, voilà deux romans que le *Glaneur* va publier simultanément et dont il donne la *primeur* à ses lecteurs, s'étant procuré pour eux ces deux ouvrages absolument *inédits*. C'est plus de luxe qu'on n'en pouvait attendre, et la revue des jeunes, déjà si sympathique, a bien droit d'espérer, de la part du public, un patronage qui la récompense de tant de bonne volonté.

* * *

En même temps que nous inaugurons le supplément du *Glaneur*, avec la publication de *Céleste*, nous croyons intéressant de faire paraître un sonnet de M. Tesson, sorte de transition versifiée entre "Une Idylle acadienne," son précédent ouvrage, assez peu connu que le *Glaneur* devra le rappeler, peut-être, un jour ou l'autre., et *Céleste* qui le suivit. Le sentiment paternel de l'auteur pour son œuvre y est d'un joli effet.

* *

L'article "La Parisienne," du Dr Rod. Chevrier, et que le *Glaneur* offre en sa présente livraison, est une page extraite d'une fort intéressante conférence donnée par notre ami, il y a quelque temps, à "l'Institut Canadien-Français" d'Ottawa. Ce narré charmant, fait de ses souvenirs de voyage, a valu au médecin-littérateur de nombreux éloges de la part de la presse de la capitale, la presse anglaise elle-même. L'extrait que nous citons prouve qu'ils étaient justes.

* * *

—Dès avant que d'apparaître, notre nouveau *GLANEUR* moissonnait déjà de partout de vives sympathies. Parmi tous les encouragements qui nous sont venus, nous n'avons pas estimé le moins ceux que nous adressait un gentil confrère de Paris, collaborateur scientifique à plusieurs journaux français, en offrant pour notre revue un curieux et remarquable article de science fantaisiste. On trouvera dans une autre page cette charmante pièce : l'Anthopagie," de M. G. Vitoux, pour laquelle le *GLANEUR* remercie beaucoup le savant auteur.

* * *

Forcés par les chaleurs d'été nos théâtres, bientôt, auront tous fermé leurs portes. Déjà l'attraction la plus grande est exercée par les parties de plaisir dites de la belle saison. — Le *Parc Sohmer*, avec son jardin zoologique, ses représentations funambulesques et ses concerts en plein air, le *Mont-Royal* avec ses ombrages, ses promenades, le parc de l'île Ste-Hélène, avec le petit tour sur l'eau et les fraîcheurs de son site ont toutes les préférences. L'été nous gagne : demain nous serons tous en pleine villégiature.

PIERRE ET JACQUES.



CÉLESTE

NOUVELLE ACADIENNE

PAR LOUIS TESSON.

I

Une de ces voitures particulières que promènent les marchands-colporteurs à travers les campagnes, grimpait lentement, au pas d'un cheval efflanqué, une petite côte sur le chemin de Tignish, à l'extrémité nord-ouest de l'Île du Prince-Edouard. A voir de loin cette sorte de fourgon aux larges flancs recouverts d'un couche de peinture brune, on eût dit un énorme scarabée s'avancant péniblement sur la poussière du chemin et sous les rayons du soleil qui faisait étinceler les étuis cornés de ses ailes. Deux hommes, ou plutôt un homme et un grand garçon, occupaient le siège. L'homme pouvait avoir une trentaine d'années. Il était de bonne taille ; il avait les cheveux d'un noir de jais, taillés assez courts ; une abondante moustache lui coupait la figure en deux, de sa ligne noir, et lui donnait un air martial et quelque peu farouche, tempéré heureusement par la douceur du regard. Il était vêtu avec une certaine recherche : paletot gris de lainage bien coupé et dessinant la taille, pantalon et gilet de même étoffe, le tout à la dernière mode, quoique déjà un peu défraîchi par l'usage. Sur sa tête, un chapeau de paille entouré d'un galon noir. Au milieu de sa cravate bleue, qui tranchait sur la blancheur du col, brillait, au bout d'une épingle d'or, un diamant enchassé, comme une étoile, le soir, sur l'azur du firmament. Il tenait négligemment les rênes. Evidemment c'était le marchand, propriétaire de la voiture. Il venait de partir de son magasin, situé là-bas derrière ce pli de terrain, au bout de la route, pour une de ses tournées habituelles à travers le pays afin de vendre aux habitants tout ce dont ils peuvent avoir besoin, et

leur acheter, souvent, en échange, les œufs, les volailles et autres produits qu'ils ont à vendre.

Son compagnon de route était un jeune garçon, d'une quinzaine d'années, fort pour son âge, aux membres bien découplés, avec une figure toute ronde, brune et intelligente. Au contraire de son compagnon, qui avait les mains fines et les doigts effilés comme ceux d'une demoiselle, il avait, lui, des mains calleuses, larges, des doigts courts et gros, des mains d'homme qui travaille rudement. Ses vêtements étaient fort simples, pauvres même, rapiécés en divers endroits, mais propres ; il portait un chapeau gris de feutre mou.

— Ainsi, Dominique, disait-il au marchand, nous arriverons bientôt chez M. Evariste Leblanc ?

— Certainement, Isidore, je te l'ai déjà dit. Lorsque nous aurons dépassé ce bouquet de sapins que tu vois là-bas, nous apercevrons sa maison. Ce n'est pas très loin d'ici ; prends patience.

— Oh ! je ne suis pas précisément pressé d'arriver, bien qu'à vrai dire, il me tarde de savoir à quelle sorte de gens je vais avoir affaire.

— De bien braves gens, je t'assure, sans cela, est-ce que je te mènerais là ? D'ailleurs, ce n'est pas pour nous vanter, mais il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver de mauvaises gens dans le pays.

— Cela ne m'étonne pas. Les Acadiens sont partout les mêmes

— Oui. Evariste Leblanc est bien connu dans tous les environs.

— Comme le loup blanc peut-être, fit Isidore en riant.

— Parfaitement ; mais ce n'est pas un loup ; il n'a jamais mangé personne, pas même les moutons de ses voisins, et il ne te mangera pas.

— Je n'ai pas peur de cela.

— Au contraire, tu seras chez lui comme l'enfant de la maison. Tu sais que Evariste Leblanc est un vieux veuf. Quand je dis vieux, j'exagère un peu. Enfin, il peut avoir une cinquantaine d'années. C'est un des fermiers les plus riches du pays ;

mais pas fier, frayant avec tout le monde. Par goût, il est réservé et vit un peu à l'écart, ce qui ne l'empêche pas de faire du bien autour de lui ; il est très obligeant. Je suis sûr que tu t'entendras parfaitement avec lui. Tu n'es pas paresseux, n'est-ce pas ?

— Certes non, je crois avoir assez de courage et de bonne volonté.

— Cela suffit. Tu le verras, c'est un homme très accommodant, qui sait ce que c'est que le travail, par lui-même, et qui peut l'apprécier chez un autre. Je suis sûr que tu seras moins un engagé que l'enfant de la maison. Ah ! par exemple, il y a une autre personne que tu devras toujours chercher à contenter. C'est Nanette.

— Qui est Nanette ?

— Nanette est une vieille fille qui, depuis que Evariste Leblanc est veuf, tient sa maison. Naturellement, depuis tant d'années, elle a pris un grand ascendant sur son maître et elle a beaucoup à dire dans les affaires de la ferme et de la maison. En somme tu n'as qu'à étudier son caractère et à t'y conformer, et tout ira comme sur des roulettes. Elle a peut-être un caractère un peu absolu ; elle n'aime pas à être contrariée ; mais au fond, c'est une excellente femme, et je ne doute pas que vous ne vous accordiez bien tous les deux.

— Je t'assure que je ferai tout mon possible pour cela.

— Tu t'entends bien aux travaux d'une ferme ?

— Assez, je crois, j'ai travaillé quelque temps avec mon oncle ; seulement, tu sais, il n'est pas riche, il s'en faut de beaucoup ; il a une nombreuse famille sur les bras et pas assez de terre pour l'occuper. Aussi, je suis bien content que tu aies pensé à moi et que tu m'aies fait demander. C'est une bouche de moins à nourrir pour mon bon oncle, et j'aurai au moins la satisfaction de penser que je gagne ma vie, et que je ne suis plus à charge à personne.

— Depuis combien de temps demeures-tu chez ton oncle ?

— Depuis l'âge de sept ans, lorsque j'eus le malheur de perdre mon père ; ma mère était morte depuis un an.

— Combien de frères as-tu ?

— Quatre : deux frères et deux sœurs.

— Plus jeunes que toi ?

— Oui ; c'est moi qui suis l'aîné de la famille.

— Où sont-ils ?

— Chez d'autres parents qui les ont recueillis, comme c'est l'usage chez les Acadiens.

— En effet, nous autres, nous ne connaissons guère les orphelinats ; sans doute ces établissements sont très utiles et très recommandables, à tous les points de vue ; mais ils ne peuvent remplacer avantageusement le foyer domestique que nous procurons à nos orphelins en les disséminant dans nos familles où nous les considérons et traitons comme nos propres enfants.

Tout en causant ainsi, ils avaient dépassé le bois de sapins, et, étendant la main, Dominique s'écria :

— Tiens, vois-tu, là-bas, cette belle maison blanche, sur cette butte ; c'est la demeure d'Evariste Leblanc. Ne dirait-on pas un château ?

— En effet, elle est superbe.

Maintenant, ils cotoyaient une large rivière, où, de chaque côté, des cultures aux teintes variées, descendaient en pentes douces sur le flanc des coteaux. Des barrières de toute forme et de toute construction couraient parallèlement au cours d'eau, pour diviser chaque propriété en parallélogrammes plus ou moins larges. Les maisons d'habitation et leurs dépendances étaient situées généralement à quelque distance de la route. Elles avaient, pour la plupart, une apparence modeste, comme il convient à des demeures de rudes travailleurs des champs. Quelques-unes, cependant, se distinguaient par des prétentions architecturales plus ou moins réussies, d'autres par une vraie élégance ; mais la plus belle de tous les environs était certainement celle d'Evariste Leblanc.

Elle avait l'aspect d'un chalet suisse sur le sommet d'une colline. A mesure que les jeunes gens approchaient, ils en distinguaient mieux les formes sveltes et élégantes, la large galerie

ACHETEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNEAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,
par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.

Adressez toutes les communications au directeur de la
revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boite de Poste 1436, Montréal.**

Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582

MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 4587, MONTREAL, CANADA.